

**Jawaharlal Nehru, *Ma vie et mes prisons*, Paris, Denoël, 1952, p. 272-283.**

---

*Les passages remarqués par Malraux sont en gras.*

## **Chapitre XLII – D'une prison à l'autre**

(Dernier paragraphe du chapitre)

Je me souviens, d'autre part, d'un autre incident qui nous peina profondément, ma famille et moi. Ma mère, ma femme et ma fille, rendant visite à mon beau-frère, Ranjit Pandit, en prison, se virent insultées et jetées dehors par le directeur de l'établissement, sans avoir rien fait de répréhensible. J'en éprouvai un chagrin si profond que, **pour éviter que ma mère courût encore le risque d'un affront semblable, je décidai de renoncer à toute visite. Pendant près de sept mois, à Dehra Dun, je ne vis personne.**

## **Chapitre XLIII – Vie de prison**

(Chapitre entier)

De la geôle de Bareilly, nous étions deux que l'on avait transférés ensemble à Dehra Dun, Govind Ballabh Pant et moi. Pour éviter les manifestations possibles, on nous avait fait prendre le train à soixante-quinze kilomètres de Bareilly, dans une petite gare où l'on nous avait conduits en voiture. Je dois dire qu'après tous ces mois de réclusion, cette randonnée à l'air frais de la nuit était un extraordinaire délice.

J'ai gardé le vif souvenir d'une petite scène émouvante qui prit place lors de ce départ. Le surintendant de police de Bareilly, un Anglais, me tendit plutôt timidement, au moment où je montais en voiture, un paquet contenant de vieux illustrés allemands. Il avait appris, me dit-il, que j'étudiais l'allemand et avait pensé que cela pourrait me servir. Je ne l'avais jamais vu auparavant, ne l'ai jamais revu; j'ignore même son nom. Mais je suis encore reconnaissant de ce geste spontané de courtoisie et de la gentillesse qui l'avait inspiré.

J'imagine, d'ailleurs, que derrière la courtoisie dont je fus toujours l'objet, ainsi que je le disais plus haut, il devait y avoir le fait que, même pour les Anglais, j'étais quelqu'un de bien distinct et non une vague unité perdue dans la foule. Probablement, mon éducation anglaise (surtout mon séjour dans un des collèges fameux d'Angleterre) leur donnait-elle l'impression que j'étais plus près d'eux. Il en résultait qu'ils ne pouvaient s'empêcher de me considérer plus ou moins comme un civilisé à leur manière, si pervers que fût mon action publique, d'autre part. J'avoue que, souvent, j'ai ressenti un malaise et une humiliation, de ce traitement de faveur qu'on me réservait, à côté du sort qui accablait la plupart de mes collègues.

Il n'en reste pas moins que, malgré ces avantages dont je jouissais, la prison était la prison; et l'atmosphère oppressante de ce genre de lieu m'était parfois intolérable. L'air même que l'on respirait n'était que violence, mesquinerie, pourriture, mensonge. Pour peu qu'on eût la moindre sensibilité, on avait les nerfs perpétuellement à vif. Les

plus petits incidents vous bouleversaient. Une mauvaise nouvelle dans une lettre, un entrefilet dans la presse, suffisaient pour vous rendre presque malade d'inquiétude ou de colère. Libre, on avait toujours la ressource de l'action pour passer ses nerfs, l'action est une source d'équilibre pour l'esprit et le corps. En prison, pas de soupape. On avait l'impression d'être mis en bouteille, sous cachet. Inévitablement, on voyait les évènements sous un angle unique et qui les déformait : subjectivement. Et puis la maladie, en prison, est une chose singulièrement déprimante : une détresse de l'être.

Et pourtant, je parvenais à me faire à la routine de cette vie et à me maintenir en forme, avec un peu de culture physique et en m'imposant un dur labeur mental. Quelle que soit la valeur de l'exercice physique et du travail intellectuel quand on est libre, en prison leur importance est primordiale : sans eux, on a des chances de s'effondrer complètement. Je m'en tenais scrupuleusement à un strict emploi du temps; pour ne pas perdre la main si je puis dire, je m'astreignais à respecter le plus d'habitudes courantes possible. Je me rasais tous les jours, par exemple (on me tolérait un rasoir de sûreté). Si je mentionne ce détail infime, c'est que, dans l'ensemble, les gens ont tendance à renoncer, sur ce point; et cette abdication en entraîne une foule d'autres. Lorsqu'arrivait le soir, après une dure journée de labeur, j'étais agréablement fatigué, et le sommeil était le bienvenu.

Bref, les jours, les semaines, les mois passaient. Mais parfois, il arrivait qu'un mois donnât l'illusion de se cramponner, de ne plus vouloir finir. A d'autres occasions, l'ennui devenait le plus fort, et le dégoût, et la colère contre tout et tous, camarades de prison, gardiens, gens de l'extérieur, Empire britannique (en permanence), et surtout moi-même. Je me changeais alors en paquet de nerfs, réagissant violemment aux diverses humeurs qu'encourage la vie de prison.

Les jours de visite ! Nous les marquions d'une pierre blanche. Et comme on les désirait, les appelait, comptant les jours ! Et après la surexcitation de la visite, venait l'inévitable réaction : la sensation de vide, de solitude. Si, comme il arrivait, la visite était ratée, à cause d'une mauvaise nouvelle qu'elle avait apportée, ou pour une autre raison, quel découragement, ensuite ! Naturellement, toute entrevue avait lieu en présence de fonctionnaires de la prison. Mais à deux ou trois reprises, à Bareilly, on me

gratifia, en plus, d'un homme de la Secrète, calepin et crayon en main, qui notait avidement presque chaque mot de la conversation. Cela suffisait pour tout gâter.

**Ensuite, à Dehra Dun, je renonçai aux visites, ainsi que je l'ai dit. Ce furent sept mois affreux !** Et quand, au bout de ce temps, je résolus de revoir les membres de ma famille, et que je les revis effectivement, je fus presque ivre de joie.

Pendant ces sept mois, également, les lettres que je recevais tous les quinze jours, de la maison ou d'une autre geôle (mes deux sœurs étaient emprisonnées elle aussi), me devinrent d'autant plus précieuses. Je les attendais impatiemment. Si elles n'arrivaient pas à la date fixée, je me tourmentais. Et quand elles arrivaient, j'hésitais presque à les ouvrir. D'une part je faisais durer le plaisir, et d'autre part, tout au fond de moi, se cachait la crainte d'une nouvelle désagréable. Les lettres que l'on reçoit, en prison, comme celles qu'on écrit, constituent toujours de graves intrusions dans les routines paisibles de l'existence. Il en résulte un bouleversement de l'état affectif, et pendant un ou deux jours l'esprit erre et n'arrive pas à se fixer sur le travail quotidien.

A Dehra Dun, au début, nous fûmes trois, puis quatre, ensemble. Mais vers le début de janvier 1933, je me retrouvais entièrement seul. Et pendant les huit mois qui suivirent, jusqu'à ma libération à la fin août, je n'eus pratiquement personne à qui parler, sauf, quelques minutes par jour un fonctionnaire ou un autre de la prison. Ce n'était pas, en principe, le cachot ou la relégation; mais ce n'en était pas loin, et ce fut une période cruelle pour moi. Par faveur spéciale, je pense, on m'autorisait à recevoir des fleurs fraîches, de l'extérieur, et à garder quelques photographies, ce qui me fut un grand réconfort. Ordinairement ces deux choses étaient interdites; j'ai eu moi-même l'occasion de le vérifier d'expérience. Tout effort pour égayer les cellules n'était pas encouragé; je me souviens d'un directeur de prison qui vit un jour une objection à la façon dont un de mes camarades avait arrangé ses objets de toilette; une cellule, fit-il observer, ne devait paraître ni attrayante ni «luxueuse» ! Les articles «de luxe», en l'occurrence, consistaient en : brosse à dents, pâte dentifrice, bouteille d'encre, fiole de lotion pour les cheveux, brosse à cheveux et peigne.

C'est en prison que l'on apprécie à leur juste valeur les menues choses de la vie. Le strict minimum de biens personnels que l'on vous concède est si chiche, il est si

difficile d'y ajouter quelque chose ou de remplacer un objet, que l'on s'accroche à ces riens et que l'on garde jalousement des bouts de ceci ou de cela que l'on jetterait négligemment à la poubelle, dans la vie ordinaire. L'instinct de la propriété n'abandonne pas l'être humain, même lorsqu'il n'a rien qui vaille la peine d'être possédé ou gardé.

Parfois, une nostalgie physique vous prenait, des douceurs de la vie : confort, décor agréable, compagnie d'amis, conversations intéressantes, jeux avec les enfants... Une photographie, un entrefilet de journal ressuscitait violemment le bon vieux temps, les années insouciantes de jeunesse; et la mélancolie vous envahissait et la journée se passait dans la nervosité et l'agitation.

Tous les jours, par souci de détente intellectuelle, je filais un peu au rouet. Mais ma principale occupation était de lire et d'écrire. La censure m'interdisait d'avoir tous les livres que j'aurais désirés et qui plus est, l'intelligence ni l'érudition n'étouffaient pas les censeurs : on me refusa le *Déclin de l'Occident* de Spengler, parce qu'on jugeait le titre séditionnel. Cependant, là encore, je ne dois pas trop me plaindre et j'ai l'air d'avoir joui d'un régime de faveur. A Bénarès, m'a-t-on dit, même *Le Livre Blanc* qui contenait les propositions britanniques de Constitution de l'Inde, était refusé aux prisonniers : «livres religieux et romans !» recommandaient chaleureusement les fonctionnaires anglais; et c'était tout. C'était étonnant comme la religion était l'article favori du Gouvernement britannique et comme il en encourageait impartialement la consommation, sous toutes ses marques !

Pour ma part (privilegiée, donc), je lisais beaucoup, m'en tenant habituellement aux ouvrages volontiers qualifiés d'indigestes. Les romans favorisaient le relâchement de l'esprit; j'en lisais fort peu. Parfois, quand j'étais las de lire, je me rejetais sur l'écriture. La série de lettres sur l'Histoire, que j'écrivis alors à ma fille, m'occupèrent d'un bout à l'autre de ces deux années de prison et m'aidèrent grandement à rester en bonne forme mentale. Dans une mesure, je vivais dans le passé qui faisait l'objet de ces lettres, et j'arrivais presque à en oublier le décor qui m'entourait.

Les livres de voyages étaient toujours les bienvenus pour moi, voyageurs de l'antiquité (Hiuen Tsang, Marco Polo, Ibn Battuta) ou modernes, comme Sven Hedin et

ses randonnées à travers les déserts de l'Asie centrale, ou Roerich et ses étranges aventures au Thibet. **Les albums de photos également, ceux de montagnes et de glaciers ou de déserts, surtout, car, en prison, on rêve d'espaces immenses. J'en avais quelques-uns, excellents, sur le mont Blanc, les Alpes, les Himalayas; et je les ouvrais souvent pour regarder des images de glaciers, quand la température montait à 40° ou plus dans ma cellule ou mon baraquement.** Les atlas étaient passionnants, réveillaient toutes sortes de souvenirs ou de rêves de vagabondages. L'envie de revoir ce que l'on avait vu, d'aller visiter dans la réalité ces grandes villes, ces montagnes, ces mers que symbolisaient, comme autant d'invitations au voyage, ces points plus ou moins gros, ces hachures et ces ombres de relief, ces taches bleues, l'envie d'explorer toutes les beautés de ce monde, d'assister aux conflits innombrables et aux luttes d'une humanité changeante... oui, la nostalgie de tout cela vous poignait à la gorge, et l'on se hâtait douloureusement de refermer l'atlas et de le ranger, pour revenir aux murs bien connus et à la morne routine quotidienne.

Au cours de ces quatorze mois et demi que je passai à Dehra Dun, dans ma petite cellule, je finis par avoir l'impression que je faisais réellement partie de la prison, et plus encore de l'espace étroit où je vivais. Celui-ci, je le connaissais par cœur, dans ses moindres détails : chaque tache, chaque trou des murs crépis, du sol irrégulier, du plafond aux chevrons mangés de vers. **Dans la petite cour extérieure, je saluais chaque brin d'herbe, chaque caillou, comme une vieille connaissance. Et, au fond, je n'étais pas seul dans ma cellule : plusieurs colonies de guêpes et de frelons l'habitaient avec moi; des quantités de lézards cherchaient asile derrière ses poutres et je les voyais sortir le soir, en quête de proies.** S'il est vrai que les pensées et la vie émotive laissent une trace sur le décor matériel de la vie, l'air même de cette cellule doit en regorger, et chaque objet de ce bout d'espace doit en être comme enduit.

J'avais eu des cellules plus confortables dans d'autres prisons. Mais à Dehra Dun, j'avais du moins un privilège dont j'étais très jaloux. La prison proprement dite était relativement peu grande; et l'on nous gardait dans un vieux local qui, s'il était situé dans l'enceinte générale, n'en était pas moins hors des murs. C'était une forme de cachot, et l'espace qu'on nous allouait était si restreint qu'il interdisait toute tentative de

promenade, même réduite. On nous permettait donc, matin et soir, d'aller jusqu'aux grilles d'entrée et d'arpenter la centaine de mètres qui nous en séparait. Ce qui nous permettait de nous emplir les yeux d'un panorama de montagnes, de champs et de grand-route à quelque distance. Quand je dis «nous», c'est que ce privilège ne m'était pas spécialement réservé; tous les prisonniers des catégories A et B y avaient droit.

Seul, le prisonnier qui a été longtemps confiné derrière de hautes murailles peut juger convenablement de l'extraordinaire valeur psychologique que pouvaient avoir ces promenades et ce panorama. Je les adorais; je ne pus même pas me résoudre à y renoncer pendant la mousson, où la pluie tombait à torrent et où il allait patauger dans l'eau jusqu'aux chevilles. Elles auraient été les bienvenues en n'importe quel endroit, pour moi, ces sorties; mais le spectacle formidable et tout proche des Himalayas était une joie supplémentaire qui m'aidait considérablement à supporter les lassitudes et l'ennui. De ma cellule, je ne voyais pas les montagnes; mais j'avais l'esprit plein d'elles, j'étais conscient de leur proximité permanente, et c'était comme si une intimité naissait entre elles et moi. Elles semblaient me regarder, du haut de leur sagesse immuable et imperturbable, et railler mes humeurs changeantes; et c'était un apaisement pour les fièvres de l'esprit.

Le printemps était très agréable, à Dehra, et beaucoup plus long que dans les plaines. L'hiver avait presque entièrement dénudé les arbres. Et soudain, il se fit comme un tressaillement en eux; on eût dit qu'ils s'enveloppaient d'un air de mystère, comme si quelque chose de secret se mijotait dans la coulisse. **Et, à mesure que passaient les jours, j'avais la surprise de découvrir constamment de nouveaux brins de vert qui me regardaient malicieusement.** C'était gai, cela vous redonnait du cœur. Et puis, presque d'un seul coup, les feuilles furent là, par millions, qui luisaient au soleil et frétilaient sous la brise. Le miracle de cette brusque métamorphose du bourgeon en feuillage !

**Jamais encore je n'avais remarqué que les jeunes feuilles du manguier sont d'un brun rougeâtre, un peu rousses, et rappellent étonnamment les teintes que prennent à l'automne les montagnes du Cachemire. Et puis elles changent rapidement de couleur et virent au vert.**

Les pluies de la mousson faisaient plaisir, quand elles arrivaient : c'était la fin des grosses chaleurs. Mais on se lasse de trop de biens : Dehra Dun semblait être l'une des résidences favorites du dieu de la pluie. Dans les cinq ou six premières semaines qui suivaient l'apparition de la mousson, il tombait bien de soixante-quinze à quatre-vingt-dix centimètres d'eau, et ce n'était guère agréable de passer les journées, blotti dans un coin, essayant d'échapper à la pluie qui ruisselait du plafond ou qui se ruait par les fenêtres.

L'automne était un autre enchantement; l'hiver aussi, s'il n'était pas pluvieux. Quand le tonnerre, la pluie et les vents glacés s'en mêlaient, on rêvait d'une demeure convenable et d'un brin de chaleur et de confort. Parfois, c'était la grêle, en tempête avec des grêlons gros comme des billes et un bombardement assourdissant sur les toits de tôle ondulée.

Je me rappelle notamment le 24 décembre 1932. Toute la journée le tonnerre avait roulé et il avait plus à verse, avec accompagnement de froid terrible. Dans la soirée, le ciel se nettoya d'un seul coup; et toute ma tristesse se dissipa lorsque je découvris les collines et les montagnes couvertes d'un épais manteau de neige. Le lendemain, jour de Noël, il fit adorablement beau et clair.

A défaut d'activités normales, on finissait par observer de près la nature et ses secrets. Par observer également les animaux et les insectes qui s'égarèrent dans notre voisinage. Au fur et à mesure que se développait en moi cet esprit d'observation, je m'apercevais que mon bout de cour, vide et désert à première vue, grouillait de vie. Et je me plaignais d'être seul avec tous ces insectes qui grimpaient, rampaient, voletaient, vivaient sans s'occuper de moi ni me gêner ! Au fond, je ne voyais pas de raison de ne pas leur rendre leur sans-gêne et leur indifférence... ce qui n'empêchait qu'avec les punaises, les moustiques (et même les mouches, dans une certaine mesure), j'étais en guerre perpétuelle. Des guêpes et des frelons, je m'accommodais, il y en avait des centaines dans ma cellule. Nous avons eu une petite brouille, au début, lorsque, par inadvertance, je pense, une guêpe m'avait piqué. Dans ma colère, je voulus exterminer toute la colonie; mais les guêpes se défendirent vaillamment, je renonçai et décidai de les laisser en paix si elles-mêmes ne s'en prenaient plus à moi. **Pendant plus d'une**

**année, je vécus ainsi, au milieu d'un essaim de guêpes et de frelons, sans autre incident, et dans une atmosphère d'estime mutuelle.**

Par exemple, je n'aimais pas les chauves-souris ! Mais j'étais forcé de les supporter. Elles arrivaient silencieusement avec le crépuscule; on les distinguait à peine sur la sombre profondeur du ciel. Créatures sinistres ! Je les avais en horreur. On eût dit qu'elles vous frôlaient la figure; j'avais toujours peur de leur contact soudain. Plus haut dans les airs, passaient les «renards volants», autres chauves-souris, géantes.

Je restais des heures à observer les fourmis, blanches et autres. Les lézards aussi, qui rôdaient, le soir, à l'affût, et soudain se pourchassaient en remuant la queue, comiquement. D'ordinaire, ils évitaient les guêpes; mais à deux reprises j'en ai vu les guigner avec une prudence infinie, puis bondir et les saisir par devant. J'ignore si cette façon d'esquiver le dard de l'insecte était délibérée ou accidentelle.

Et puis, il y avait les écureuils – en foule, pour peu qu'il y eût des arbres à proximité. Ils s'enhardissaient très vite et venaient tout près. A la prison de Lucknow, je me souviens de l'un d'eux qui, lorsque je restais assis un très long moment, à lire sans bouger, grimpait le long de ma jambe, s'asseyait sur mes genoux, regardait tranquillement autour de lui, puis régulièrement, finissait par lever le nez vers mes yeux; et s'apercevant tout à coup que je n'avais rien d'un arbre ou de ce pour quoi il m'avait pris, demeurait quelques secondes paralysé de peur, et ensuite détalait. **Parfois, des petits tombaient du haut des arbres; la mère dévalait le tronc, les roulait en boule et remontait vivement en les emportant.**

Dans toutes les prisons où j'ai séjourné (sauf dans celle d'Almora, en pleine montagne), les pigeons abondaient. Il y en avait des milliers, et le soir, c'est tout juste si le ciel n'en était pas obscurci. Parfois, les gardiens les tiraient pour s'en nourrir.

A Naini, il y avait aussi des milliers de perroquets. Tout un bataillon de ces oiseaux nichait dans les fentes des murs de mon baraquement. La façon dont les mâles courtoisaient les femelles était vraiment extraordinaire; je ne me lassais pas de les observer. Parfois il y avait bataille, et la dame attendait calmement le résultat du duel et le moment d'accorder ses faveurs au vainqueur.

A Dehra Dun, la faune ailée était extrêmement variée; et c'était régulièrement un vrai tintamarre de chants, de caquetages et de pépiements. Juste avant la mousson et pendant les pluies, nous recevions la visite de cet étrange oiseau surnommé «l'oiseau fièvre cérébrale»; et je compris très vite d'où lui venait ce sobriquet : rien de lancinant comme l'obstination qu'il met à répéter sans fin, jour et nuit sous le soleil ou l'averse, le même cri... En général, nous ne pouvions pas voir la plupart de ces oiseaux : il n'y avait pas d'arbres dans notre petite cour; mais nous les entendions. Il est vrai que nous pouvions regarder les aigles et les éperviers glisser gracieusement, haut dans le ciel, ou parfois se laisser tomber comme des pierres, puis flotter, portés comme au sommet d'une vague par un courant aérien. Souvent aussi, des vols de canards sauvages passaient au-dessus de nos têtes.

A Bareilly, vivait une colonie populeuse de singes, et leurs clowneries constituaient toujours un spectacle amusant. J'assistai un jour à une scène extraordinaire. Un bébé singe qui avait réussi à descendre jusque dans notre enceinte, se trouva ensuite dans l'impossibilité d'escalader les murs pour se sauver. Le gardien, aidé de surveillants et d'autres prisonniers, parvint à le capturer et lui passer un bout de corde autour du cou. Le père et la mère (je suppose) avaient vu cela, du haut du mur où ils étaient juchés; leur fureur était grande. Soudain, le père, un énorme singe, bondit dans la cour et chargea l'attroupement qui entourait le petit. C'était d'une bravoure folle, car le gardien et les surveillants étaient armés de bâtons et de lathis et il y avait une bonne vingtaine de personnes autour d'eux. Mais cette charge téméraire se transforma pourtant en victoire : les humains s'enfuirent, terrifiés, lâchant leurs triques ! Et le grand singe disparut, emportant le bébé dans ses bras.

Parmi tous ces bêtes qui nous rendaient visite, il en était d'importunes. Après les orages, il n'était pas rare de découvrir des scorpions dans les cellules. Je m'étonne encore de n'avoir jamais été piqué; car je me trouvais en général nez à nez avec eux tout à fait à l'improviste : sur mon lit, ou en soulevant un livre. Je parvins à garder quelque temps une de ces brutes dans une bouteille. Il était affreusement noir et avait l'air singulièrement venimeux; je le nourrissais de mouches. Puis un jour où j'avais eu l'idée de l'attacher au mur avec une ficelle, il réussit à s'évader. N'ayant nul désir de le

rencontrer de nouveau en liberté, je nettoyai à fond ma cellule et le cherchai partout. En vain, il avait mystérieusement disparu.

On découvrit aussi trois ou quatre serpents, successivement, dans ma cellule ou dans son voisinage immédiat. La nouvelle filtra jusqu'à l'extérieur et parut en tête de colonne dans la presse. Personnellement, je ne me plaignis pas de la distraction qu'ils apportèrent chaque fois. La vie de prisonnier est assez morne comme cela; tout ce qui en rompt la monotonie est le bienvenu. Non que j'estime les serpents et que leur vue me réjouisse; mais ils ne me terrifient pas autant que d'autres gens. Je crains leur morsure, bien entendu, et tenterais de me protéger le cas échéant. Mais je n'éprouve devant eux ni répugnance ni frayeur paralysante. Les mille-pattes m'inspirent une horreur bien plus grande, qui n'a rien à voir avec la peur mais avec une répulsion instinctive. A la prison d'Alipour (Calcutta), je me souviens de m'être réveillé en pleine nuit, en sentant quelque chose ramper sur mon pied. J'allumai une lampe électrique de poche : il y avait un mille-pattes sur le lit. Instinctivement et avec une rapidité stupéfiante, je fis un bond terrible et faillis me jeter contre le mur à l'autre bout de la cellule. Je pus mesurer exactement, à cette occasion, la juste valeur des réflexes de Pavlov.

A Dehra Dun, je fis la connaissance d'une bête insolite, pour moi, en tout cas. J'étais debout près de la grille de la prison, et je bavardais avec mon geôlier, quand je remarquai, dehors, un homme qui portait un étrange animal. Le gardien l'appela, et je vis quelque chose qui tenait à la fois du lézard et du crocodile, environ deux pieds de longs, griffes et peau couverte d'écailles. Cette sorte de monstre, vivant au possible, était tortillé de la façon la plus extraordinaire; l'homme l'avait littéralement noué, puis il avait passé une perche dans le nœud et se promenait gaîment avec sa prise. Il appelait cela un *Bo*. Je demandai à mon gardien ce qu'il allait en faire; il me répondit avec un large sourire : «Du *bhujji* !» (c'est un genre de curry). L'homme était un forestier... véritable homme des bois. Par la suite, dans une faune, je découvris que, de son vrai nom, l'animal s'appelait : un «pangolin».

Les prisonniers, surtout ceux qui purgent de longues condamnations, souffrent beaucoup d'être sevrés d'émotions. Et c'est souvent pour eux une compensation émotive, quand les gardiens le permettent, de garder et d'élever un animal. En général il

s'agit d'écureuils et, chose curieuse, de mangoustes. Les chiens ne sont pas autorisés; mais il semble qu'on encourage l'élevage des chats. A un moment donné, je devins très ami avec un petit chat, qui appartenait à un gardien. Quand ce dernier reçut son changement, il emporta la petite bête avec lui. Et mon compagnon me manqua beaucoup. Malgré l'interdiction de garder des chiens, j'eus l'occasion d'en élever à Dehra Dun. Un des fonctionnaires de la prison avait une chienne; on l'envoya dans un autre poste et il abandonna la pauvre bête, qui se mit à errer lamentablement, nichant où elle pouvait et rongant les os que lui jetaient les gardiens, crevant surtout de faim. Comme ma cellule était en dehors de la seconde enceinte, elle venait me voir régulièrement et je la nourrissais tant bien que mal. Elle finit par mettre au monde des chiots. Les gardiens en emportèrent plusieurs, mais il en resta trois que j'élevai. L'un d'eux attrapa la maladie et me donna bien du souci. Je le soignai avec la plus grande sollicitude; j'allais jusqu'à me lever une douzaine de fois par nuit. Il s'en tira et j'en fus très heureux et très fier.

J'entretins ainsi avec les animaux infiniment plus de rapports que lorsque j'étais libre. J'avais toujours aimé les chiens; j'en avais même eu, mais jamais je n'avais pu m'occuper d'eux convenablement; d'autres problèmes absorbaient mon temps. En prison, je leur étais reconnaissant de me tenir compagnie. En règle générale, aux Indes, on n'aime pas beaucoup garder des bêtes à la maison. Bien que sa philosophie soit presque toute non-violence, l'Indien se montre souvent extraordinairement indifférent, voire cruel, à l'égard des animaux. Même la vache, l'animal préféré, objet de vénération et de culte et cause de tant d'émeutes, est rarement bien traitée. Religion et bonté ne vont pas forcément ensemble.

Divers pays ont adopté certains animaux, pour symboliser leurs ambitions ou l'humeur générale de leur peuple : aigle pour les Etats-Unis et l'Allemagne, lion et bulldog britanniques, ours russe, coq gaulois. On peut se demander dans quelle mesure la permanence de ces symboles n'influent pas sur le caractère national. Il s'agit, la plupart du temps, de bêtes de proie, d'animaux agressifs ou possédés par l'esprit de combat. Est-il surprenant que la persistance de cet exemple, devant les yeux des gens, les incite à se modeler sciemment sur lui, à prendre des poses belliqueuses, à rugir, à

vouloir dévorer les autres ? Non. Pas plus qu'il n'est surprenant que l'Hindou soit doux et non violent par nature : il a pour patronne, dans le monde animal, la vache.